



LE PANTA
t h é â t r e

VERO DAHURON
GUY DELAMOTTE

L'AFFICHE

PHILIPPE DUCROS



Adapté du film *Unfinished*

Le long dialogue des hommes vient de s'arrêter. Et, bien entendu, un homme qu'on ne peut pas persuader est un homme qui fait peur

Albert Camus

24

Rue de Bretagne
14000 CAEN
Tél : 0033 (0)231 85 15 07
Fax : 0033 (0)231 85 62 00
contact@pantatheatre.net
www.pantatheatre.net
N° Siret : 326 015 286 000 23
N° A.P.E : 9001Z

L’AFFICHE

de Philippe DUCROS

Mise en scène Guy DELAMOTTE

Distribution Patrick AZAM
Murielle COLVEZ
Véro DAHURON
Christine GUËNON
Michel QUIDU
Alex SELMANE
Timo TORIKKA

Scénographie Jean HAAS
Costumes Cidalia DA COSTA
Lumières Fabrice FONTAL
Musique et son Denis GAMBIEZ
Vidéo Laurent ROJOL
Régie générale Frédéric BERTUGLIA

Ce texte a été écrit suite à une résidence d’Ecritures Vagabondes et a été travaillé dans le cadre d’une commande d’écriture pour le laboratoire « La Terre aux oliviers – Ecrire la Palestine » du Panta-théâtre. Il a également été écrit à la suite d’une rencontre d’auteurs en Syrie avec Ecritures Vagabondes. Philippe Ducros a bénéficié d’une aide du Centre National du Livre. Il est boursier Beaumarchais et a reçu une aide au voyage du Conseil des Arts du Canada.

Production : Le Panta-Théâtre, co-production : Le TARMAC de la Villette, CDR Haute-Normandie – Théâtre des 2 Rives. Avec le soutien du Fonds SACD, de l’ARCADI, de Cultures France et de l’ODIA.

<p>Panta-Théâtre à Caen : du 2 au 6 et du 12 au 14 mars 2009 Théâtre de Coutances : le 10 mars 2009 CDR-Haute-Normandie Théâtre des 2 Rives : 26, 27, 28 mars 2009 TARMAC de la Villette à Paris : octobre 2009</p>

La compagnie est conventionnée par le Ministère de la Culture – Direction Régionale des Affaires Culturelles de Basse-Normandie, le Conseil Régional de Basse-Normandie, le Conseil Général du Calvados – ODACC, la Ville de Caen. Avec le soutien de l’ONDA, l’ODIA.

A VOIX HAUTE

Il flotte en l'air à plus de 30 centimètres du sol.
Les pieds légèrement écartés, flottant dans le vide.
Son bras gauche est tendu
allongé par derrière lui.
Dans cette main,
il y a une petite chose ronde sur laquelle ses doigts se serrent.
Quand ses joues rebondies
Seront vidées de tout leur souffle
la pierre aura atteint son but.
Cette photo est tombée du paquet,
d'autres sont éparées au sol.
Là il n'y a plus de doute des hommes face à des soldats avancent lentement,
faisant attention à chacun de leur pas
les mains parfois crispées au bord de leur chemise relevée
Ou les mains tenant délicatement du bout d'un doigt
le revers d'un tee-shirt relevé lui aussi.
Les ventres ainsi haut découvert de ces hommes
Avançant face à nous ;
Fragiles, émouvants tant ils nous semblent en cet instant banals, communs,
sauf pour ces soldats pointant leurs armes sur eux,
qui entendent résonner, cogner
dans leurs crânes le fracas des explosifs.

Ces photos et bien d'autres sont à l'origine de ce travail.
De nombreuses étapes ont ponctué la naissance du projet.
C'est d'abord au cours du festival Ecrire et mettre en scène Aujourd'hui en mai 2002 que nous avons regardé ensemble pour la première fois avec l'équipe d'acteurs et un auteur ami, ces photos du conflit Israélo-Palestinien.
Nous n'étions bien sûr pas préparés à travailler sur ce thème et partiellement informés sans doute .Mais ce sujet délicat, comme on nous le dit depuis du bout des lèvres comme une façon de nous dissuader d'en parler... Cette souffrance, plus exactement c'est elle qui nous a bouleversés.
Il y eut donc 10 jours d'improvisation, de recherche et une première écriture....
Ensuite ce voyage de 3 semaines, en octobre 2002, ces rencontres en Israël et en Territoires Palestiniens, dans la bande de Gaza, voyage fondateur, qui me permit de ne jamais oublier(cf. extraits des notes de voyage).
Et enfin ce mois de mars 2005 de laboratoire de travail « Ecrire la Palestine, La terre aux oliviers » qui a permis la naissance de deux textes (Terre sainte de Mohamed Kacimi) et ce texte L'affiche de Philippe Ducros. Ces deux textes commandés par le Panta et mis en chantier avec un groupe d'acteurs, à l'épreuve de la scène.
Je pourrais aussi ajouter les lectures publiques de Jean Genet qui nous ont ramenés doucement vers le projet, la rencontre de Leila Shahid. Et celles de Portraits juifs de Herlinde Koelbl.

Aujourd'hui, nous réussissons à reprendre cette histoire, l'Affiche de Philippe nous donne les mots nécessaires, pour témoigner, et dire les secousses sismiques du monde, de notre monde. La fiction théâtrale fera son travail de démolition, face à l'actualité immédiate. Tragédie profonde, nœuds complexes où l'histoire se fait. Ces histoires, qui Aujourd'hui encore, nous convoquent !

Nous pourrions tenter bien sûr des parallélismes dans l'histoire de ces deux peuples.
Nous pourrions aussi soulever l'incompréhensible violence d'un peuple engendré par le fardeau de la défaite,
au- regard de son histoire. Le sacrifice assassin et inutile de l'autre partie

Mais quelle est donc cette terre qui dévore ses enfants.
Lieu d'origine de trois religions.
Peut- être n'y a-t-il pas de territoire à conquérir
Mais juste un chemin à parcourir.

Guy DELAMOTTE

A TOI PHILIPPE,

Comment écrire, il y a déjà tant de mots, de traités, de résolutions,....tant de mensonges et de promesses volées.

Aujourd'hui, à la relecture de L'Affiche, je mesure à nouveau, qu'il ne s'agit pas de faire un spectacle de plus, jamais d'ailleurs quel intérêt ! Mais de retrouver le sourire perdu, fatigué de mes amis de Toufa et de ce couple âgé, inquiet, fatigué aussi croisé dans la rue de Tel Aviv. Je sais que je me refuse à faire un spectacle « typique » « ethnographique » si je peux dire, reprenant le soi disant imaginaire de cette terre. Les acteurs devront acter de cet engagement là ! Ils devront être derrière la parole donnée, légèrement en retrait, dans une discrétion psychologique si l'on veut ! Mais toujours au cœur de cette déchirure intérieure. De cette violence là ! De cette violence qui leur est faite.

Le texte me semble plus travailler sur le tiraillement, le déchirement de chacun avec lui-même, plutôt qu'un unique déchirement avec la communauté d'en face et c'est ce qui me rapproche de cette histoire, cette proximité du conflit est là, inscrite en chacun, prête à surgir au moindre relâchement de vigilance. C'est aussi cette simultanéité de crises en chacun des personnages, simultanéité avec la crise qu'ouvre le conflit.

Délicat aussi le sujet comme on continue de me le rabâcher et alors devons nous nous taire....quitte à se tromper, quitte à défigurer mon frère palestinien, mon frère israélien, je préfère vous convoquer sur le plateau du théâtre et vous accompagner jusqu'au tomber du rideau, comme un couperet final !

Délicate est l'écriture de l'Affiche, par sa langue, sa poétique. Sa façon de se tenir sur le seuil et de ne jamais fermer la porte. D'être toujours à l'endroit juste de la peine de chacun, dans la solitude souvent nécessaire de la douleur. Nous devons avoir cette pudeur là ! Non pas la crainte de ceux qui vivent les drames des autres bien au chaud, mais la discrétion et présence de ceux qui écoutent les vivants pleins de larmes, chanter.

Nous prendrons visage et corps pour vous, sans déguiser nos visages et nos corps. Vous vous tiendrez debout dans l'ombre de notre dos, sur l'écran du fond de scène vous apparaîtrez le temps de nous ramener à l'essentiel si nous nous perdons. Nous fondrons notre visage dans l'image du vôtre.

Et autour de cette table de banquet ou de négociation nous nous rassemblerons, et prendrons la parole.

guy Delamotte

NOTES DE VOYAGE, PRISES SUR LE VIF

(où la vie semble résider) – Extraits-

Ecrire pour présenter ce travail à venir, c'est renouer avec les émotions et tremblements de ce voyage. Tout d'abord je relis mon journal de cette année 2002, ces gribouillis arrachés au carnet noir, que je déchiffre à nouveau... Je retrouve les regards et les sourires qu'ils m'ont offert et aujourd'hui je suis obligé de leur dire que je vais les trahir sans doute, que ce témoignage sera partiel. Une fois de plus je vais être obligé de leur tourner le dos.

Jeudi 24 octobre 2002

... Quelques traces dans la mémoire de l'ordinateur de Yad Vashem. Le grand corps de Patrick est secoué... comme des soubresauts enlacés à la tragédie de l'histoire.

A la sortie du mémorial des enfants où brûlent des centaines de bougies qui se reflètent dans des miroirs noirs où les noms sont égrenés un à un, je pense à mon ami P.K...

...Au musée sur la Shoah de Yad Vashem, j'ai posé mes mains sur les trois pierres du ghetto de Varsovie. En briques brisées, cassées, polies, par des millions de mains posées sur elles. J'ai été ému... Pourquoi, je ne sais pas clairement. Décidément, je pense beaucoup aux leçons de ténèbres...

Vendredi 25 octobre, lever 7h30

...A Ramallah, des gens nous font signe de ne pas continuer cette rue, il y a des tirs et un barrage de police, nous faisons demi-tour, changeons de rue, tout est fermé, pas un commerce ouvert, personne dans les rues, nous arrivons sur un terrain vide, tout autour est détruit, immeubles écroulés, voitures incendiées ; un bout d'immeuble qui semble encore tenir un peu, on se gare dans la cour poussiéreuse, de derrière les sacs de sable de l'entrée des militaires palestiniens sortent, ils nous demandent de laisser nos sacs dans le bus mais nous autorisent à prendre crayon, papier, appareil photo et caméra, nous entrons à la mouquata'a...

Je suis assis à la table, Arafat est en face. Les fruits secs sont sur la table. Nous avons passé les barrages des gardes. Le groupe est assis tout autour de cette table ovale. Arafat est fatigué, ses mains sont très blanches presque translucides, amaigries. Il écoute nos compliments, tour à tour Younès nous présente, il nous salue un à un, embrassade et serrement de mains. Il écoute cette longue litanie de noms de fonctions, nous scrute un à un et de temps à autre baille (je crois même me rappeler qu'à l'annonce de mon nom il a retenu un bâillement). Sa tête dodeline, et répondant à Patrick « on ne dit pas juif mon cousin, notre père est Abraham... ».

Ses yeux se voilent de temps à autre, il a le regard de ceux qui ont trop attendu.

Le bureau, salle toute blanche sous les néons, un drapeau palestinien à peine déplié dans un angle. La climatisation est à fond. J'ai froid ou... Sur un meuble d'angle des livres au nombre de quatre, le coran. Il y a une fenêtre qui donne sur un puits de lumière mais bien sûr pas sur l'extérieur. Sur la table une petite assiette de fruits, une bouteille d'eau. Une boule en verre avec la mosquée du dôme dedans (est-ce qu'il y a de la neige en Palestine !). Une petite croix en bois est piquée

dans une boîte de médicaments. Une pile de dossiers sur sa droite. Non loin de lui un appareil médical du croissant rouge, un appareil respiratoire...

Tout dans la mouquata'a indique l'état de siège...

...Rencontre avec des professeurs de l'Université de Birzeit...

« ...L'occupation Israélienne occupe le temps des gens, pas uniquement la terre. Chaque matin je passe devant le char, ça me fout la trouille, s'il vous tue, il n'y a aucun problème comme cette femme âgée, il y a peu, qui cultivait son jardin, elle a été tuée pour rien, comme ça un tir, et pourtant elle avait de nombreuses relations avec des Israéliens. Il n'y a aucune commission d'enquête, la pression psychologique est terrible... »

...Le docteur Abdel Karim S.Khashan arrive, il est professeur de littérature arabe et générale et parle le français. Il se présente : « Je suis d'une tribu bédouine ; après 48 ma mère, enceinte de moi, a été effrayée et elle est partie, en route elle est tombée du chameau et je suis né prématuré. Ma tante a fait du feu et des avions ont bombardé alors j'ai ouvert les yeux sur la violence. Celui qui est né sous la violence ne peut pas distinguer le cadre normal d'une vie. Beaucoup de choses sont étrangères à nos vies, le sens de la civilisation, de la liberté. » Et puis il dit : « Vous êtes tous égoïstes. La question se pose quand il y a des victimes de l'autre côté. Il y a un peuple victime 24 h sur 24h et on ne dit rien, on ne voit pas les détails et l'enchevêtrement des choses... »

Samedi 26 Octobre

...Le mur encercle Kalkilya, l'isolant complètement. Ils seront bientôt étrangers, comme une île au milieu d'une terre qu'on ne veut plus leur laisser arpenter (mesurée du pas de leurs pères)...

...Des drapeaux Israéliens flottent sur des bouts de territoires ridicules ; une cabane de chantier dans une décharge de voitures perdue dans le désert de roches. On s'accroche à un bout de tissu et on plante, chaque fois que l'on peut sur chaque parcelle de cette terre, son empreinte nationale...

...L'enfant au vélo bleu rouillé a la photo de son père autour du cou-5 ans dans les prisons Israéliennes, il n'est pas encore sorti-. Il n'oubliera pas c'est sûr, on parle foot. Zinédine Zidane, clef magique d'une conversation que l'on voudrait salvatrice, on tente maladroitement avec ces mômes de partager leurs enfances gâchées et déjà le combat brille dans leurs yeux, blottis au creux de leurs mains sales, il y a juste la place d'une pierre.

Tristesse et impuissance, je bouffe mon sandwich et bois un café et remonte dans le bus pour faire le clown un peu plus loin au prochain check point (d'ailleurs nous tournons le dos au check point où a été tourné *intervention divine*. Rien à attendre du ciel aujourd'hui. Je n'aurai même pas la possibilité d'aller faire une figuration dans le film de Suleiman) et croire qu'il est utile d'occuper le temps Israélien à des pirouettes de nantis. Jeu de chats et de souris, mais Tom est armé et Jerry n'aurait même pas le courage de lui faire une grimace et de l'attirer sur le pain de dynamite pour l'envoyer en l'air. De toute façon, il y a bien longtemps que Tom ne saute plus sur les genoux de Papa Schlom...

Lundi 28 octobre

...Après avoir pris un chemin de terre, nous arrivons sur des terres complètement retournées ; les oliviers ont été arrachés, la maison est démolie par les bulldozers, le quatrième mur a explosé – oh joie du pseudo virtuel - . Pendant que l'on regarde le quatrième mur disparu, il y a quelques tirs comme au cinéma : un enfant court se cacher derrière un talus à quatre pattes, un autre active son âne et range sa charrette derrière un tas de sable, la maison est éventrée, au détour de l'escalier on aperçoit le char à moins d'un kilomètre...le fils de la famille me tend son livre d'anglais, je lis avec lui, « j'habite un palace, I live in a palace, my home is a palace, ...the soldier is on the front of the house... ».

...La joie est devenue un tout petit espace dans nos vies dixit le poète laboureur...

...La nuit est tombée, on entend les grillons, chacun s'est vu offrir un bouquet de menthe. Dans le jardin, sous les dattiers, un homme a posé son tapis de prières et rituellement s'incline sur cette terre.

Je suis là, autour de la table, mes yeux se ferment, ils expliquent leur projet, leurs soucis éducatifs, envers les femmes, les enfants...

Mais que dire avec les moyens du Théâtre de ces drames. De cette maison ouverte, éventrée...je ne sais plus trop si ce voyage aura une incidence sur notre travail. Je me sens vide, démuni par toutes ces infos, toutes ces vies racontées, toutes ces données techniques chiffres à l'appui qu'en faire. Si ce n'est leur ténacité qui me touche, me bouleverse. Et ce regard perdu, par la fenêtre arrachée, démolie ; sur ce char qui pointe son canon sur nous.

J'ai l'impression d'être tombé dans le poste TV...

Mercredi 30 octobre

...Puis nous allons au check point de Toufa. Maisons éventrées par les bombes, criblées de balles, de l'autre côté une colline, un mur en béton...le no man's land, la barrière qui empêche les villageois de rentrer chez eux, est baissée, ils

attendent depuis quatre jours. Des femmes avec des bébés, des enfants de sept ans et des vieillards. Les enfants sales et malades. Ils sont là avec leurs courses achetées à Khan Younis, ils veulent rentrer ou alors ils veulent aller cultiver leurs champs, là-bas de l'autre côté. C'est interdit. Je vois cette colonne de femmes et d'hommes assis sur leurs talons, certains tapis dans des recoins d'ombre.

Nous nous avançons, empêchant les gosses de nous suivre ou même de nous précéder, on ne voit pas les soldats, juste leurs voix par haut-parleurs, le délire, Apocalypse Now de la connerie. D'eux d'entre nous avec deux représentants d'Amnesty International s'avancent jusqu'au poste – tentative de parlementer – impossible d'obtenir quoi que ce soit. Les soldats Israéliens ne veulent laisser passer personne. On doit reculer « I can kill you » dit-il ! Les Palestiniens aussi je suppose. Des femmes ont laissé leurs paquets près du poste, tant pis !

On tourne sur place, on baisse les lunettes de soleil par pudeur. On parle avec quelques uns, encore les mêmes histoires de mépris, de déni de droit, d'humiliation. Où sont les terroristes parmi eux, des femmes, des vieillards, des enfants. L'un des hommes s'est vu battu par un soldat qui a jeté sa nourriture aux chiens. On aperçoit les yeux cernés de khôl des femmes derrière les voiles, la peau mate, elles sont belles dans leurs robes toutes noires. Les hommes aux gueules burinées, enturbannés nous expliquent en arabe ce qu'ils vivent chaque jour...je comprends tout ce qu'il me dit mais rien à ce monde de béton, des armes, de l'autre côté les palmiers, la mer et les colons...et leur village à eux !...

Un jeune de treize ans vient me parler, il pue la bière, les enfants ici nous collent, ils demandent « money », une cigarette, ils montrent leurs blessures par balles. Ils sont insouciant, désespérés, bravaches, insolents, de futurs terroristes. Les parents semblent depuis peu ne plus pouvoir les tenir, ils sont déstructurés, déboussolés par ces nuits sans sommeil, troublés sans cesse par le vrombissement des F 16. D'autres plus âgés comprennent pourquoi nous sommes là, ils évitent que les gamins ne dérapent et ne s'approchent pas trop près.

Mais qu'est-ce que peut foutre le théâtre ici. A quoi ça peut bien servir dans ce bordel. Je suis perdu, je pleure discrètement derrière mes lunettes, j'arpente encore l'espace, tapant du pied. Je m'assois près d'un vieil homme, il a son sac de farine près de lui. Tout plissé par le soleil, le travail et les années, il me prend la main, il comprend que l'on est là pour essayer quelque chose avec eux, mais quoi au juste, qu'ils passent oui bien sûr, mais surtout

ensemble peut-être gagner un peu d'humanité sur le chaos, essayer de devenir un peu mieux homme parmi l'absurde, faire gagner au monde par ce noyau tout petit, perdu, réunie ici derrière les barbelés, cette communauté de vivants, un peu de sens, un peu de vivre ensemble, une fabrique du vivants, peine perdue ? Mais cela vaut la peine, car c'est ensemble avec eux que nous conquerrons notre dignité - face à cette guerre unilatérale.

Nous n'arrivons à rien, impossible, ils ne passeront pas aujourd'hui, doucement nous repartons. Avant, quatre d'entre nous se sont à nouveaux avancés vers les barbelés, afin que les enfants puissent récupérer les sacs de nourriture restés trop près de la ligne Israélienne, les bras levés, passeport en l'air face aux soldats invisibles dans leurs guérites, ils permettent aux palestiniens de récupérer leurs courses. Nous formons une deuxième ligne empêchant d'autres enfants de courir en tout sens et de trop s'approcher, évitant ainsi d'énerver ces soldats de l'ombre.

Très doucement, cette fois, nous repartons ; les villageois comprennent, ils ne rentreront pas ce soir chez eux, l'abandon est total même avec nous il n'y a rien à faire. Certains se lèvent et calmement, eux aussi, avec presque une infinie tendresse dans leurs gestes ils repartent. Une femme assise sur une pierre me regarde, elle ouvre grand ses bras,

paumes tendues vers le ciel – alors, alors – je hausse les épaules, fais non de la tête, lui souris aussi et repars, serrant les dents et surtout lui tournant le dos à jamais. J'ai honte.

Dans le bus il y a un grand silence : on s'arrêtera plus tard dans la campagne, certains sortiront dehors pour hurler dans la nuit. Je reste assis et j'écris tout ça, notre honte. Younes vient vers moi, ça va, oui, oui ; on tombe dans les bras l'un de l'autre et on pleure...

...Départ en taxi à 2h10 devant l'hôtel East New Imperial direction Tel-Aviv, (merci à vous pour cette nuit de veille à Jérusalem – calva et sandwich et au revoir).

Je dors dans le taxi après deux nuits sans sommeil, j'arrive ahuri à l'aéroport, fouille rapide des bagages passés aux rayons. Je vais bientôt partir, il est 4h40, je termine ce journal, j'ai liquidé mes derniers shekels dans ce putain de pays de cinglés. Je ne sais plus penser alors les larmes reviennent un peu trop vite ces temps-ci aux yeux.

It's boarding now
Good bye Jerusalem
Welcome free, free Palestine...

Guy Delamotte
15 novembre 2002

NOTES DE TRAVAIL

Quel chemin suivre, devant l'ampleur de la tâche je ne peux que me tenir silencieux.

De retour de Palestine, il me semble étrange de profiter de la détresse de ces gens rencontrés pour faire du théâtre. Sauf par cet acte leur rendre un salut fraternel et ainsi retrouver un peu de dignité.

De ce voyage que restera-t-il, une conscience bafouée, et ces visages aux yeux cernés de khôl qui vous observent.

La poussière de la terre colle aux pas et obstrue la gorge.

Nous devons maintenant travailler sur ce projet... je ne sais pas bien comment prendre le sujet, j'hésite, faut-il mettre en chantier tout de suite les textes écrits par nos 2 auteurs ou glaner dans les œuvres existantes (romans, récits, articles, essais..)

Il était impossible de tenter de travailler sur ce projet sans relire Jean Genet, donner à entendre des extraits des entretiens et interviews autour de la question Palestinienne et des bribes du Captif amoureux, titre qui le définit si bien. Donner à entendre ces textes c'est aussi revisiter cette Palestine refabriquée, reconquise dans les camps entre les années 70 et 86.

Une Palestine qui prend la place de la Palestine perdue et d'où elle pourra renaître.

Comment reconquérir cette liberté. Dans les camps, Genet a senti cette liberté - là, ce bonheur « sensuel et drôle ».

Comme les femmes retrouvant les gestes anciens du point de broderie, dessinent sur leurs robes les contours d'un pays volé, Genet sur sa page blanche, d'une terrible précision trace dans le maillage du noir des lettres et la blancheur du papier, un chemin vers l'autre et son appartenance à la communauté des Hommes.

Je suis un citoyen d'Auschwitz et un citoyen d'Hiroshima. De ce lieu où les méchants ont fait le mal et de ce lieu où les bons ont fait le mal.

Tant qu'il n'y a pas de justice il n'y a pas d'autres lieux sur Terre : il n'y a que ces deux-là.

Mais je suis aussi citoyen d'un monde juste encore à faire.

Edward Bond

Qu'est ce qui est plus vrai ? Le trait noir sur la page ou le blanc à côté ? C'est à dire : qu'est ce qui est plus fort ? La Palestine, la Terre elle-même, ou la patrie que tu as créée quand on t'enlève le droit de vivre sur cette Terre ?

Jean Genet

Nous, nous ne vous avons rien pris. Ce que nous prenons est à nous. Si vous vous retirez de chez nous pour retourner dans ce qui est à nous, cela ne veut pas dire pour autant que nous vous prenons quelque chose. Vous comprenez ?

Mahmoud Darwich

EXTRAIT DU DISCOURS PRONONCE A RAMALLAH LE 25 MARS 2002

par le poète palestinien Mahmoud Darwich

Je sais que les maîtres des mots n'ont nul besoin de rhétorique devant l'éloquence du sang. C'est pourquoi nos mots seront aussi simples que nos droits : nous sommes nés sur cette terre, et de cette terre. Nous n'avons pas connu d'autre mère, pas d'autre langue maternelle que la sienne. Et lorsque nous avons compris qu'elle porte trop d'histoire et trop de prophètes, nous savons su que le pluralisme est un espace qui embrasse largement et non une cellule de prison, que personne n'a de monopole sur une terre, sur Dieu, sur la mémoire. Nous savons aussi que l'histoire ne peut se targuer ni d'équité, ni d'élégance. Notre tâche pourtant, en tant qu'humains, est d'humaniser cette histoire dont nous sommes simultanément les victimes et le produit.

Il n'est rien de plus manifeste que la vérité palestinienne et la légitimité palestinienne : ce pays est le nôtre, et cette partie est une partie de notre terre natale, une terre natale réelle et point mythique. Cette occupation est une occupation étrangère qui ne peut échapper à l'acceptation universelle du mot occupation, quel que soit le nombre de titres de droits divins qu'elle invoque ; Dieu n'est la propriété personnelle de personne. Nous avons accepté les solutions politiques fondées sur un partage de la vie sur cette terre, dans le cadre de deux états pour deux peuples. Nous ne réclamons que notre droit à une vie normale, à l'intérieur des frontières d'un état indépendant, sur la terre occupée depuis 1967, dont Jérusalem Est, notre droit à une solution équitable du problème des réfugiés, à la fin de l'installation de colonies. C'est la seule voix réaliste vers la paix qui mettra un terme au cercle vicieux du bain de sang. L'état de nos affaires est d'une criante évidence, il ne s'agit pas d'une lutte entre deux existences, comme aimerait le montrer le gouvernement israélien : eux ou nous.

La question est d'en finir avec une occupation. La résistance à l'occupation n'est pas seulement un droit. C'est un devoir humain et national qui nous fait passer de l'esclavage à la liberté. Le chemin le plus court pour éviter d'autres désastres et accéder à la paix est de libérer les Palestiniens de l'occupation, et de libérer la société israélienne de l'illusion d'un contrôle exercé sur un autre peuple.

L'occupation ne se contente pas de nous priver des conditions élémentaires de la liberté, elle va jusqu'à nous priver de l'essentiel même d'une vie humaine digne, en déclarant la guerre permanente à nos corps et à nos rêves, aux personnes, aux maisons, aux arbres, en commettant des crimes de guerre. Elle ne nous promet rien de mieux que l'apartheid et la capacité du glaive à vaincre l'âme.

Mais nous souffrons d'un mal incurable qui s'appelle l'espoir. Espoir de libération et d'indépendance. Espoir d'une vie normale où nous ne serons ni héros, ni victimes. Espoir de voir nos enfants aller sans danger à l'école. Espoir pour une femme enceinte de donner naissance à un bébé vivant, dans un hôpital, et pas à un enfant mort devant un poste de contrôle militaire. Espoir que nos poètes verront la beauté de la couleur rouge dans les roses plutôt que dans le sang. Espoir que cette terre retrouvera son nom original : terre d'amour et de paix.

Merci pour porter avec nous le fardeau de cet espoir.

Mahmoud DARWICH

Extraits de : PORTRAITS JUIFS de Herlinde Koëlb

Uri Avnery (journaliste et homme politique)

Qu'est-ce qui est le plus important pour vous : faire partie du peuple juif ou être Israélien ?

AVNERY : Voilà précisément où se situe notre problème d'identité, en Israël : qui sommes-nous au juste, sommes-nous des Israéliens ou sommes-nous des Juifs ? Et dans quel ordre ? Je fais partie de ceux qui disent : je suis d'abord israélien et ensuite seulement juif. Mais vous trouverez mille définitions différentes de ce que c'est qu'être juif. Personnellement, je suis complètement athée. La religion juive, pour moi, n'est rien d'autre qu'un intéressant phénomène historique, et une tradition. De mon point de vue, ce qu'il y a de profondément juif en nous tous, c'est cet élément humaniste, qui est le produit d'un grand nombre de nos connaissances et je souhaite que le nationalisme israélien, notre existence en tant que nation et en tant qu'Etat, puisse perpétuer, d'une manière ou d'une autre, cette tradition humaniste. Voilà ce qui est juif en moi.

PHILIPPE DUCROS

L’AFFICHE décrit la violence insupportable d’un impossible quotidien sous occupation. La parole est donnée à ceux qu’on n’entend jamais, aux gens simples qui en subissent les impacts, des deux côtés du mur. En Palestine, lorsque quelqu’un meurt d’une cause reliée directement à l’occupation, des factions s’approprient sa mort, font une affiche avec la photo du martyr et en tapissent les murs du pays. Les murs en sont complètement recouverts... La martyrisation est une arme de guerre extrêmement présente dans les deux camps.

Abou Salem est imprimeur de ces affiches. Un jour, il se retrouve à imprimer l’affiche de martyr de son seul fils. Salem est mort par balle, lors d’un affrontement avec les soldats qui hantent son camp de réfugié. On suit les destins des deux côtés de la balle. Oum Salem, la mère du martyr ne voit rien d’autre que la haine, elle souffre jusqu’à la destruction. La famille se dégrade, la colère ne laisse plus de place à l’humanité. De son côté, Itzhak, le soldat responsable de la mort de Salem, se retrouve submergé par la violence de son geste et par l’impitoyable cruauté de l’occupation.

En marge, Shahida, la sœur de Salem, essaiera tant bien que mal, de rêver avec son amoureux Ismaïl, et ce malgré les check points, malgré l’incarcération administrative, la résistance, le soleil et le ciment. Malgré la soif et la Mer Morte qui baisse d’un mètre par année.

Puis l’histoire explose. Elle se désorganise comme la vie là-bas. Elle remonte le fleuve de la douleur jusqu’à la haine et le fanatisme, elle cède la place à la peur et aux exploiters de désespoir pour enfin accoter les survivants, le dos au Mur de séparation. 8 mètres de haut, le mur.



Homme-orchestre, Philippe Ducros est à la fois auteur, acteur et metteur en scène. Autodidacte, il a séjourné dans plus d’une vingtaine de pays d’Amérique Latine, d’Europe, d’Afrique et d’Asie. Sa démarche personnelle reste très ancrée par ces pèlerinages. Pour lui, l’artiste est citoyen qu’il le veuille ou pas, et le citoyen a un devoir de responsabilité. Il est membre de l’organisme Français **Écritures Vagabondes** qui essaye de faire un lien entre les auteurs à travers le monde. Avec eux, il était en Syrie et au Liban à l’automne 2004. **La rupture du jeûne**, le carnet de voyage de cette expérience a été édité aux Éditions Lansman. C’est suite à cette résidence, qu’il écrit **L’affiche** sur l’occupation de la Palestine qu’il a visitée à deux reprises. Son désir d’échange et de rencontre sera poussé encore plus loin cet hiver, lors du projet **À la maison !** au Togo, projet qu’il coproduit avec une compagnie française et une togolaise.

Il a écrit **2191 Nuits** pour **Les Deux Mondes**, qu’on a pu voir en tournée sur trois continents. Son texte, **2025, L’année du Serpent** sur les médias et la guerre, et sur le rôle des citoyens de l’ONU est lauréat de la **Prime à la création Gratien Gélinas**. Il en a signé la mise en scène pour le Théâtre du Grand Jour. Il a aussi dirigé d’autres pièces, comme **Le 4^e round**, son premier texte, **Montréal la Blanche** de Bachir Bensaddek pour le Projet Porte Parole, ainsi que l’événement **Circo de Bakuza** pour le Festival Juste Pour Rire. Il a traduit quelques pièces dont **En manque** (Crave) de Sarah Kane et **La fièvre** (The fever) et **Le pleureur désigné** (The designated mourner) de Wallace Shawn. Il travaille actuellement à la traduction de **Recovery** de Greg MacArthur. On pourra voir sa nouvelle pièce **L’assassinat d’Andrew Jackson** au Quai des Arts de Carleton, cet été.

En tant qu’acteur, Philippe a joué pour beaucoup de compagnies. Il tourne actuellement **La fièvre** de Wallace Shawn pour le Other Theatre. Une fois par semaine, on peut lire un de ses courts textes au site www.lecabinet.com. Au printemps 2006, on a vu sa deuxième exposition photo **La rupture du jeûne** sur ces expériences au Moyen-Orient.

Il est directeur général et artistique des **PRODUCTIONS HÔTEL-MOTEL**.

1 2 e a f f i c h e

Le camp. On entend le Qu'ran chanté. Oum Salem et Shahida sur le sofa. Le journaliste étranger filme.

Oum Salem : Les soldats sont là, comme toutes les nuits. Ils crient, ils défoncent les portes, ils entrent dans les maisons, ils éventrent les sofas... Toutes les nuits. Mais nos enfants savent faire voler les pierres, maintenant.

Et Salem arrive avec ses amis. Ils ont leurs armes, des cocktails Molotov aussi... Le visage déformé par les flammes... Les balles...

Tout est rapide. Les murs s'effritent, les pneus brûlent, la nuit se dévore, le diable rit. Ceux qui savent écouter ont entendu Sheïtan rire...

Puis tout se fige, les balles, les étoiles, la fumée... Tout. Je le jure, tout est devenu silencieux.

Et Salem, mon fils, s'écroule lentement.

J'arrête de respirer.

Il n'y a plus un son, plus un bruit.

Salem s'écroule.

Lentement, sa tête rebondit sur le ciment.

Le sang remplit la rue, les douilles sont collantes...

Son ventre se vide...

Mon fils...

Mon petit...

Les soldats empêchent l'ambulance d'approcher.

L'un d'eux est à genoux, il le regarde... Le touche... Le prend dans ses bras... Moi, je n'ai pas pu le prendre, mais le soldat, oui.

Le sang déborde.

Je n'entends plus rien.

Il est mort au bout de son sang. Dans les bras d'un soldat.

Shahida, va chercher l'affiche.

Shahida se lève et sort.

Oum Salem : Le lendemain entre les appels à la prière, le muezzin a chanté les louanges de Salem du haut du minaret. Sans arrêt. Mon fils...

Imprimerie. Il y a beaucoup de cages d'oiseaux. Il y a beaucoup d'affiches. Le journaliste filme encore. Les oiseaux chantent.

Abou Salem : Ceux qui croient qu'une mère peut être fière de la mort de son enfant n'ont ni mère, ni père. Ni enfant. Peu importe ce qu'elle dit, ses yeux parlent. Regarde-les, ses yeux ! Tu verras, c'est la fosse commune des anges... Regarde ses poings levés quand elle parle de fierté, quand elle chante et louange Dieu, qu'elle crie que Dieu est puissant. Ils sont blancs, ses poings. Le sang ne s'y rend plus. Que l'amertume. Ses yeux sont noirs, les larmes ne s'y rendent plus, plus rien ne s'y rend. On ne ressent aucune fierté. Aucune. Dis aux journaux de chez vous qu'on ne ressent aucune fierté à voir nos enfants se faire tuer. Tu vas le dire ?

Quand Salem était petit et que nos rues menaient à leurs tanks, ma femme le gardait réveillé toute la nuit. Pour qu'il soit si épuisé qu'il dorme le jour et qu'il n'ait pas joué à lancer des pierres. C'est une mère... Avant tout, ce n'est qu'une mère...

Elle était belle.

Maintenant, elle rouille.

Le camp. Le café amer. Le sofa. Shahida revient avec l'affiche.

Oum Salem : Tu vois ? Tu vois comme il est beau ? *En parlant du journaliste étranger.* Shahida, tu ne trouves pas que Salem lui ressemblait ?

Shahida : Oui maman.

Oum Salem : Il avait ton visage, ta bouche... Viens... Viens ici. Viens que je te vois, que je touche ton visage...

Elle lui pétrit le visage.

Oum Salem : Je suis sûre que ta mère est fière de toi... Ne meurs pas, mon fils... Ne meurs pas...

Imprimerie. Les cages. Les affiches. La caméra. Les oiseaux ne chantent plus.

Abou Salem : Aujourd'hui, le muezzin a appelé toute la journée. Tu as entendu ? Il y a un autre martyr à Bethléem. Une autre mère meurt à perpétuité. D'autres maisons démolies. D'autres affiches à imprimer. Et demain, il y en aura deux. Puis trois. Il n'y a qu'un dieu et sa terre est un mouroir. Il n'y a qu'un dieu et sa terre est un mouroir. Maintenant va. Je dois préparer la prochaine affiche.

COMITES DE LECTURE / EXTRAITS

Nous sommes ici à la moitié de la pièce. J'arrête, haletant, de regarder l'affiche qui déborde la réception d'une fiche de lecture. Jamais, sur le conflit israélo-palestinien, aucune forme de fiction écrite n'a charrié pour moi autant d'humanité, à un tel niveau d'exigence de regard, de vie, de langage – aux plans politique, social, intime et par dessus tout, de l'imaginaire, des rêves et cauchemars. Au présent de nos vies, L'Affiche est une œuvre majeure. Compte tenu de la maîtrise dans son architecture, de l'honnêteté de l'auteur sur un sujet chaud, ce texte d'un poète dramatique authentique doit être joué intégralement, tel quel.

Force rayonnante, beauté de la langue...

Jean-Louis Benoît / Michel Touraille
Théâtre National La Criée de Marseille

C'est une très belle pièce, une tragédie qui nous percute, nous bouscule, nous laisse exsangues. Tous les personnages sont extraordinairement complexes, riches. Leurs actions ne sont pas attendues, chacun représente une part de la pensée, de l'humanité. A eux tous, ils forment les questions souvent sans réponses sur ce conflit inextricable, enraciné depuis des lustres. L'auteur n'oublie pas d'y installer une présence occidentale qui note et donne à voir le désastre. Ce sentiment d'impuissance et d'incompréhension qui chaque jour nous assaille lorsque sont nommés ces deux mots Palestine et Israël, cette impuissance est comme le moteur de l'écriture. L'auteur est le journaliste, il ne peut que témoigner. Nous continuons à solliciter ces témoignages, c'est le seul endroit qui nous lie avec ces personnes continuellement endeuillées. Les voyageurs, les poètes qui passent les check points sont nos garants contre l'amnésie, le mutisme et la cécité. Il y a comme de l'amour dans cette parole dramatique violente, l'amour des hommes, le besoin de donner une figure tellement humaine à des êtres privés de tout, enfermés dans une colère, une colère énorme qui ne cesse de gronder. L'auteur, comme dit précédemment, propose une écriture tellement forte, avec des enchaînements, non pas appelés actes mais affiches, qui se succèdent psychologiquement, affectivement à la manière des auteurs grecs. Il y a Electre, Oreste, les Atrides : des figures héroïques, des sacrifices humains, le scandale biblique de l'assassinat d'enfants, les dieux et leurs augures, la terre nourricière symboliquement anéantie, la fin d'une civilisation par le saccage des oliviers, la construction du mur monumental qui cache le soleil, les femmes devenues guerrières vengeresses, la virginité offerte aux dieux ! Très belle pièce et nécessaire !

Beaumarchais

Rendre charnel et profondément humain – c'est à dire, à hauteur d'êtres et non d'idées – un conflit qui emprisonne toutes les consciences de la planète, en évitant le schématisme (que l'on redoute pourtant à chaque page tant tout est risqué dans cette entreprise) et en trouvant des solutions souvent poétiques est une gageure qu'il faut saluer quand elle est réussie. Avis très favorable.

Jean-Yves Picq
Écritures Vagabondes

Scènes de la vie et de la mort en Palestine et en Israël représentées en 11 affiches... Philippe Ducros dépeint quelques scènes poignantes dans la vie de ses protagonistes. On ne connaîtra pas leur histoire du début jusqu'à la fin mais on les suit un petit moment pour se faire une idée de leur vies détruites par la guerre. Et qu'il s'agisse des protagonistes ou de petits rôles qu'on ne rencontre que très brièvement, tous sont esquissés avec précision et vivacité en évitant soigneusement les clichés.

Sylvia Berutti-Ronelt
CDN de Saint-Etienne

***Penser à des lieux pour des aventuriers : des nomades.
Lieux qui sauraient faire penser à d'autres lieux.
Lieux où coïncident les contradictions.
lieux de fiction.
lieux de folie, de mort.
Endroits sans mesure, de silence et de cris.
Des endroits où se taire sous la pluie artificielle.
Qu'on nous laisse la place des larmes.***

Claude Régy

Le Panta-Théâtre est une équipe de recherche et de création théâtrale, un centre de ressources des écritures contemporaines co-dirigé par Véro Dahuron et Guy Delamotte.

Après un travail itinérant, la compagnie s'installe à Caen en 1991 et aménage un hangar au centre de la ville pour y créer ses spectacles et développer une action originale de recherche, de création et de formation essentiellement autour de l'écriture contemporaine avec la volonté de rassembler un très large public et d'y réunir les habitants de cette cité.

Ce hangar devient alors un véritable lieu alternatif, le lieu de parole du Panta, un chemin de traverse pour la création théâtrale contemporaine, un réseau parallèle.

Le Panta-théâtre, laboratoire de création théâtrale, met en scène des auteurs contemporains, Koltès, Cormann, Le Clézio, Durif, Genet, Kermann, Duras... et entreprend un travail de recherche sur l'œuvre de Dostoïevski en trois volets, *Le Rêve d'un homme ridicule*, *Les Démons*, et *l'Idiot*

dans une traduction d'André Markowicz. Après un succès à Paris puis au festival d'Avignon, le spectacle *Frida Kahlo* reste un événement majeur du Panta-Théâtre de ces dernières saisons, ayant reçu partout un accueil chaleureux du public et de la critique.

Le Panta-Théâtre est une équipe de création, mais il met en place des dispositifs d'actions pour multiplier les rencontres et développer des résidences d'écritures : découvrir les richesses de compagnies étrangères travaillant sur les dramaturgies contemporaines, tout en poursuivant ses rendez-vous réguliers qui lui valent maintenant un petit groupe actif de lecteurs au sein de son fonds de documentation et du comité de lecture. Ainsi, se mêlent rencontres et débats, scènes de lecture, scènes d'auteurs, carte blanche de quelques jours à un auteur pour communiquer son écriture, son univers.

Toute cette action en faveur des écritures contemporaines trouve sa synthèse dans le festival « Ecrire et Mettre en Scène Aujourd'hui » qui se déroule sous forme de trois cycles de dix jours avec 3 auteurs, 3 metteurs en scène et un même groupe d'acteurs (traversant pendant ce mois trois écritures théâtrales différentes). Chaque cycle permet à un metteur en scène et un auteur (un traducteur) de travailler un texte de l'écriture à l'expérimentation scénique, sous forme de compagnonnage. Après les dramaturgies contemporaines francophones, anglaises, polonaises, mexicaines, bulgares, libanaises..., le festival abordera sa onzième édition en mai 2008 avec les écritures néerlandaises.

Après une reprise en tournée, à Paris et à l'étranger des spectacles *Richard III* de Shakespeare et *Leçons de Ténèbres* de Patrick Kermann, Véro Dahuron conceptrice et actrice, continue de creuser le sillon des grands destins féminins. Après *Frida Kahlo* créé en 1997, repris en tournée nationale et en Pologne, elle a réalisé un travail autour des photographies de Tina Modotti : *Corpus_Tina.M.*

Le metteur en scène Guy Delamotte interroge le conflit israélo-palestinien avec *La terre aux oliviers - Ecrire la Palestine*, un laboratoire de travail qui a eu lieu au Panta-Théâtre en mars 2005 avec commande de textes aux auteurs P. Ducros et M. Kacimi.

En janvier 2006, c'est la création de ce très beau texte de Zinnie Harris, *Plus Loin que Loin*, joué au Théâtre de l'Est Parisien et repris en tournée nationale.

En avril 2007, Véro Dahuron et Guy Delamotte créent *BLAST* un spectacle sur l'intime et le politique d'après une série d'interviews et de témoignages.

Et en octobre 2007, Guy Delamotte met en scène le texte de Fabrice Melquiot : *La dernière ballade de Lucy Jordan* à Mexicali au Mexique en co-production avec Mexicali A SECAS.

Le PANTA-THEATRE, équipe de création théâtrale, est implantée à Caen au 24 rue de Bretagne. Lieu pour construire une parole d'aujourd'hui où l'on a pu découvrir des auteurs contemporains tels que Koltès, Le Clézio, Durif, Cormann, Kermann, Duras...

... 1987-CREDO d'Enzo CORMANN / 1988-AVANT-GARDE de Marieluise FLEISSER / 1989-REVE DE SADE de Hervé ROYER / 1990-WOYZECK de Georges BUCHNER

- 1991 **COMBAT DE NEGRE ET DE CHIENS** de Bernard-Marie KOLTES
Ouverture du 24 rue de Bretagne à Caen / Théâtre de la Tempête et tournée nationale
- 1992 **QUAI OUEST** de Bernard-Marie KOLTES
Co-production Scènes nationales d'Alençon et de Cherbourg
- 1993 **PALAIS MASCOTTE** d'Enzo CORMANN
Théâtre de l'Aquarium
- 1994 **ON N'A JAMAIS ETE SI LOIN DE LA TERRE**
VOL ST 617 d'après J.M.G LE CLEZIO
Festival d'Avignon – Théâtre de l'Est Parisien
- 1995 **LES PETITES HEURES** d'Eugène DURIF
Tournée nationale
- 1996 **IVANOV** d'Anton TCHEKHOV
Co-production Théâtre de Caen, collaboration Comédie de Caen. 1ère version inédite.
Traduction André MARKOWICZ et Françoise MORVAN
- 1997 **LE REVE D'UN HOMME RIDICULE** de Fédor DOSTOIEVSKI
Traduction : André MARKOWICZ
FRIDA KAHLO d'après son journal et sa correspondance.
Théâtre Déjazet à Paris et tournée nationale. – Festival d'Avignon 99
Lavoir Moderne à Paris en 2005 – Tournée en Pologne
- 1998 **LES DEMONS** de Fédor DOSTOIEVSKI
Traduction : André MARKOWICZ
Théâtre de l'Aquarium à Paris - Tournée nationale
- 1999 **L'IDIOT** d'après Fédor DOSTOIEVSKI
Traduction : André MARKOWICZ
- 2000 **LECONS DE TENEBRES** de Patrick KERMANN
Créé à Caen et repris aux Fédérés à Montluçon – CDN d'Auvergne
- 2001 **AGATHA** de Marguerite DURAS
Festival d'Avignon – Tournée en Pologne
- 2002 **SHAKESPEARE GO HOME** d'après SHAKESPEARE
Co-production Scène Nationale d'Alençon-Flers - Tournée nationale
RICHARD III de SHAKESPEARE
Co-production CDN de Normandie / Comédie de Caen, Scène Nationale de Cherbourg-
Octeville, Le Rayon-Vert / Saint-Valéry-en-Caux, ODACC. Joué à L'épée de bois à Paris –
Tournée en Angleterre.
- 2003 **LECONS DE TENEBRES** de Patrick KERMANN
Re-création. Lavoir Moderne à Paris – Tournée en Finlande
- 2004 **CORPUS_TINA .M** d'après les photographies de Tina MODOTTI
Lavoir Moderne à Paris – Tournée nationale
- 2005 **LA TERRE AUX OLIVIERS – ECRIRE LA PALESTINE**
L'AFFICHE de Philippe DUCROS - **TERRE SAINTE** de Mohamed KACIMI
- 2006 **PLUS LOIN QUE LOIN** de Zinnie HARRIS
Co-production CDN de Saint-Etienne, Scène Nationale de Cherbourg-Octeville, Scène
Nationale 61, ODACC. Avec l'aide de l'ODIA Normandie. Théâtre de l'Est Parisien.
Tournée nationale.
- 2007 **BLAST** d'après des témoignages et interviews (dramaturgie Philippe MALONE)
Théâtre du Chaudron à Paris.
LA DERNIERE BALLADE DE LUCY JORDAN de Fabrice Melquiot
Production Mexicali A SECAS – Co-production Panta-Théâtre.
Théâtre de Mexicali (au Mexique)